
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS





FABLES
NOUVELLES.

Par *M. PÉRAS.*

Nihil agere quod non prosit. *PHÆ.*



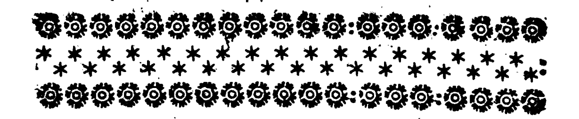
A PARIS,

Chez DELAGUETTE, Imprimeur, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

W. H. Schofield



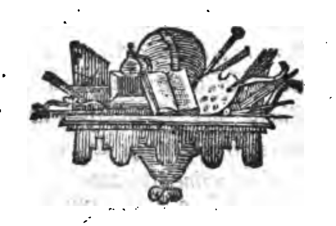
PROLOGUE.

VOYANT un champ vaste & fertile,
Certain Quidam fut vigilant, habile
A moissonner le meilleur grain;
Il fit moisson très-copieuse,
Disons aussi, qu'il eut la main heureuse;
Et qu'il ne cueillit rien envain.
Nul avant lui n'avoit eu ce dessein,
Du moins nul avant lui n'avoit rien fait qui vaille;
J'entens nul de notre pays.
Allons au fait; car qui rimaille
Ne sçauroit être trop conçis.
Enfin notre sçavant Artiste,
Le Moissonneur susdit eut beaucoup d'envieux;
Mais peu d'imitateurs: si j'en faisois la liste
A peine en trouverais-je deux.
Flatés d'une vaine espérance
Messieurs les envieux furent en diligence
Fourager le reste du grain,
Comme de vrais Houzards: oh! cela me révolte;
C'est usurper le bien de son prochain.
Autre Quidam le lendemain

A

PROLOGUE.

S'en fut au champ ; d'une bonne récolte
Il ne se flatoit pas ; il n'y fit que glaner :
Ramassant la plus petite herbe,
Il eut de quoi former une assez bonne gerbe
Qu'on vit long-tems fraîche & sans se faner ;
Et qui ne parut guére avoir été glanée,
Tant il prit de précaution.
Heureux si mon Ouvrage a même destinée !
Je donne à ce Prologue une application
Qu'assurément on imagine.
LA FONTAINE est le Moissonneur.
Les Fourageurs ? Qu'on les devine :
Mais pour moi je suis le Glaneur.





FABLES NOUVELLES.



LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Nature & la Fortune.



UN Frontiſpice, par uſage,
D'un nom fameux doit être décoré ;
Cela donne un relief, ſans abonir l'Ouvrage :
Mais moi qui ſuis preſqu'ignoré,
Le mien n'a pas cet avantage ;

C'eſt un malheur, il faut s'en conſoler;
Car à préſent où trouver un *Mécène* ?
Tout le monde prétend briller :
L'eſprit eſt ſi commun, qu'on ne prend pas la peine,
Dans l'heureux ſiécle où nous vivons,
De jetter un regard ſur l'Homme de mérite.
Vicieux, vertueux, ſont de différens noms;
On ne ſçait apréſent ce qui vous accrédite.
Moi, je ſçais à quoi m'en tenir :
Semblable à mes Ayeux, ſimple, droit & ſincére;
Je ne veux pas me départir
D'un titre que l'on croit être peu néceſſaire;
J'y trouve néanmoins beaucoup d'utilité,
Peu de profit; c'eſt encor un uſage.
Ainſi j'adreſſe mon Ouvrage
A l'Amateur de l'Equité.
Dame Fortune & la Nature
Se diſputoient. Voici le fait.
La prémiere avoit tort, autant que je l'augure :
Hardiment elle prétendoit
Etre la mére du Mérite,
Et le prouvoit paſſablement.
Il eſt de moi, qu'aucun ne s'en irrite,
Diſoit-Elle orgueilleuſement;
Il me doit tout, rang, dignité, ſuffrage :
Oui, je l'ai tiré du néant,
Et s'il paroît c'eſt mon Ouvrage,
Qui peut aller contre ce ſentiment ?

De mes droits je suis envieuse.
La Nature, d'esprit un peu moins turbulent;
Mais guéres moins capricieuse,
Lui répondit très-posément.
Ecoutez, vous allez connoître
Quels sont vos droits dans ce débat :
Le Mérite est mon fils, c'est de moi qu'il tient l'être;
Mais il vous doit tout son éclat.

FABLE II.

Les deux Loups.

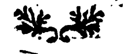
DEux Loups..(Eh! pourquoi pas deux hommes?
Je crois que nous mettons nos soins
A déguiser ce que nous sommes.)
C'est ici deux Loups que je joins.
L'un des deux étoit puissant, riche;
Et d'obliger nullement chiche,
Le fait est rare; enfin cela n'étoit pas moins.
Son compagnon, ou son ami peut être,
Après avoir été secouru mainte fois,
S'en vint un jour lui donner à connoître
D'un air doux, affable, & courtois
Qu'il exigeoit de lui certain petit service.
L'autre lui dit, hélas! je ne le puis;
J'en suis fâché, ce n'est point par caprice,

J'oblige volontiers, & tu ſçais qui je ſuis.
L'Emprunteur un inſtant cauſe, & puis ſe retire
Poliment, mais la haine dans le cœur.
Ingrats, je ne puis trop vous dire
Combien vous m'êtes en horreur.
L'homme ſenſé murmure & gronde
Sur pareils faits, mais c'eſt envain.
Ne ſçait-il pas comme on vit dans le monde?
Les Bienfaits s'écrivent ſur l'Onde,
Et les Refus ſe gravent ſur l'airain.

FABLE III.

La Roſe à Mademoiſelle D. V.

BIEN des gens envioient de cueillir une Roſe:
Sa fraîcheur, ſon éclat, ſurpaſſoient toute choſe;
Mais un Zéphir malin vint à ſouffler deſſus,
La Roſe fut fanée, & l'on n'en voulut plus.
Un Zéphir cauſer ce dommage
Sur une Roſe! Iris, quelle ſtabilité!
De votre beauté c'eſt l'image;
Eh! pourquoi donc tant de fierté?



FABLE IV.

La Vertu, l'Opulence, & l'Indigence.

Un jour la Vertu vint sur terre,
Et ne sçavoit où se loger.
L'Indigent offrit sa chaumiére,
Et la vertu l'accepte, & crut que sans danger
On vivoit sous un toît rustique,
C'est-à-dire, à l'abri de tout funeste écueil.
D'abord l'Indigence se pique
De faire à son Hôtesse un gracieux accueil.
Le fait est très-louable, & sous un ton mystique
Qui laissoit entrevoir l'orgueil,
Elle méprisoit l'Opulence,
Et dans le fil de son discours
La Médisance
Prit séance.
Enfin au bout de quelques jours
La Vertu vit chez l'Indigence
La Fraude & la Duplicité,
Le Désespoir & l'Envie,
Dignes Enfans de la Nécessité.
Elle s'en fut & dit, ah! quelle perfidie!
Croiroit-on l'Indigence avoir pareils défauts?

Chemin faiſant elle vit l'Opulence
Qui vivement l'aborde & lui tient ce propos:
Je vous cherche partout, marchons en diligence,
Suivez-moi, charmante Vertu,
Je vous prépare un ſûr azile,
Où vous ſerez à bouche que veux-tu:
Là vous aurez l'agréable & l'utile,
Chez moi les ris, les jeux & les plaiſirs
Seront au gré de vos déſirs.
La Vertu répondit: cela ne peut me plaire;
Ce que vous propoſez eſt pour la Volupté;
Je n'irai point chez vous. Quand je reſte ſur terre,
C'eſt chez la Médiocrité
Où je loge pour l'ordinaire.
Ce diſcours eſt ſimple, ingénu;
Mais il y reſte un certain voile.
Diſons tout net, que la Vertu
Souvent couche à la belle étoile.

FABLE V.

L'Enfant & les Fleurs.

UN jeune Enfant dans un parterre
Avide de cueillir des Fleurs,
Dit en lui-même, il faut me ſatisfaire,

Tout m'offre ici mille douceurs ;
Voyant une Rose vermeille,
Il voulut d'abord s'en saisir ;
Mais il ne vit point une abeille,
Dont l'aiguillon lui fit sentir
Qu'il achetoit bien cher un frivole plaisir.



FABLE VI.

Les Fourmis.

UNE Fourmi dans la belle saison
Travailloit, amassoit sans cesse.
De tant de bien que faisoit-elle donc ?
Par un penchant très-rare à son espece ;
Elle en donnoit à qui n'en avoit pas :
Il est beau d'aider son semblable.
Semblable ou non, ce n'est pas-là le cas ;
A tous elle étoit secourable :
Tout petit Animal pouvoit en sûreté
La venir voir, il étoit bien traité,
Quoiqu'il y fit chére frugale ;
Et l'on m'a même raconté
Que la fainéante Cigale
Avoit aussi part au gâteau ;
Enfin notre Fourmi n'avoit pas son égale ;

Vous vous croyez un talent singulier ;
Mais trop de gloire est souvent très fatale ;
A quelque rang qu'on se trouve monté,
La fierté de nos cœurs devroit être proscritte ;
Un esprit de docilité
Illustre toujours le mérite.

FABLE VIII.

La Vigne-Vierge.

UN Paysan de bon sens, d'esprit mûr,
Entrant un jour dans un Auberge,
Apperçut une Vigne-Vierge
Qui tapissoit la surface d'un mur.
Ah ! ah ! dit-il, cette vardure
Est là placée on ne peut mieux ;
Mais n'est-ce pas une parure,
Et ne voudroit-on pas dérober à nos yeux
Quelque difformité d'une vieille mazure ?
Approchons-nous, examinons de près.
Etant au pié de la muraille
Il écarte les branches. Mais,
S'écria-t'il, quoi ! ce n'est rien qui vaille ;
Le dessus paroît bon, c'est graine de niais,
Et le dessous ne vaut pas maille.

Plus d'un Faquin, dans un Bureau,
Paré d'un Emploi d'importance,
Fait le quelqu'un, l'homme de conséquence;
Et ce n'est rien moins qu'un zéro.
Cette Fable vient mieux, je pense,
A ces hommes présomptueux
Qui n'ont de beau que l'apparence,
Et dont l'intérieur est très-défectueux.



FABLE IX.

Le Coq & la Limace.

LA Limace & le Coq devisant sous un chêne
Avoient même dessein, un beau gland leur plaisoit;
Pour l'atteindre, le Coq fierement s'élançoit;
La Limace sous cap le glosoit sur sa peine,
Et lui dit lentement, ta tentative est vaine,
Imite-moi; c'est ainsi qu'on s'y prend.
Sieur Coq méprisant sa pensée,
La vit aller tête baissée
Prendre le pié de l'arbre, & si bien qu'en rempant
Dame Limace eut la joie,
D'atteindre & d'emporter la proye.
Que l'honnête homme doit souffrir,
S'il est contraint d'imiter la Limace!

Mais pourtant elle nous trace
Le chemin que l'on doit tenir
Quand on veut parvenir.



FABLE X.

Le petit Oyſeau.

UN jeune Oyſeau s'ennuyant dans ſon nid,
Diſoit, quoi! ſuis-je trop petit?
Allons, allons, ſuivons ma mére.
Etourdiment il prend l'eſſor;
A dix pas loin, il tombe à terre,
Et de ſa chute il s'enſuivit la mort.
Ce jeune *Icare* par ſa chute
De bien des gens nous trace le portrait;
Tel réuſſit à ſon ſouhait,
Et qui veut l'imiter gliſſe & fait la culbute.



FABLE XI.

Le Roſſignol.

UN Roſſignol depuis long-tems
Avoit contracté l'habitude

De vivre seul, & dans sa solitude
Chaque saison lui sembloit un Printems.
Pour son malheur il vit une femelle,
Elle lui plut ; les soupirs, les soucis
Vinrent lui troubler la cervelle.
Ce n'est pas tout. Il épousa la Belle,
Et quelque tems après nâquirent des petits.
Le pauvre Rossignol ne fut plus connoissable,
Du soin des siens il se vit tourmenté,
Et par l'apas d'un plaisir peu durable
Il perdit sa tranquillité.

FABLE XII.

L'Abeille & sa Fille.

UNE Abeille jeune, étourdie,
Pour composer un miel parfait,
Se régloit sur sa fantaisie,
Et croyoit chaque Fleur utile à cet effet.
Modérez-vous, disoit sa mére,
Pourquoi tant de vivacité ?
Triés vos Fleurs. Non, non laissez-moi faire,
Vous verrez ma capacité,
Lui répliquoit la jeune Abeille.
Notre indocile au milieu de l'Eté,

Fut à sa mere, & dit, enfin j'ai fait merveille;
Venez, voyez, goutez mon miel,
Il est, comme on n'en trouve guére.
Elle le goûte. Hélas! ma chére,
Vous n'avez produit que du fiel.
Il est beau d'aimer la lecture,
C'est prendre un honnête plaisir;
De l'ame elle est la nourriture,
Mais on ne peut trop la choisir.

FABLE XIII.

Le Serin & le Chat.

UN Serin bien privé, mais fouré de malice;
A ses différens tours donnoit tant de crédit,
Il les faisoit avec tant d'artifice,
Qu'un Chat fort doux en étoit tout contrit;
A chaqu'instant sur lui tomboit la follenchére.
Le Chat rusé, déguisant sa colére,
Un jour fit semblant de dormir;
Et le Serin n'ayant rien mieux à faire,
Dit, voilà maître Chat qui repose à loisir,
Allons, voyons, que cet instant me flate?
Je veux par quelque tour ... quand il fut avancé;
Grippe Minaut d'un coup de patte

En

En le privant du jour le paya du passé.
Des maux les plus légers faisons-nous un scrupule ;
Quelques légers qu'ils soient, ils flétrissent les loix ;
Le tems s'écoule, & le mal s'accumule ;
Et l'on succombe sous le poids.

FABLE XIV.

Le Paon.

UN Paon vivoit dans une basse-cour ;
Orgueilleux comme on ne peut être ;
Et son orgueil augmentoit chaque jour.
Nombre d'Oyseaux étoient à même maître ;
Et sieur Paon les méprisoit tous :
Mais un jour la Gent volatile
Dit, il faut le chasser, que fait-il parmi nous ?
Avec tous ses attraits c'est un meuble inutile ;
Il croit être l'Oiseau du Souverain des Dieux.
Et ce n'est que pour soi que le sot a des yeux.
Que ne suit-il un plus sage systême.
Quiconque désire qu'on l'aime,
Doit priser les mortels & se croire moins qu'eux.

FABLE XVII.

* *Le Traitant & le Paysan.*

UN pauvre Habitant de Village,
Avoit affaire en la Cité
Chez un Traitant de haut parage :
Dire pourquoi, c'est inutilité.
Il arrive. Il frappe. On l'annonce ;
Et deux heures après on lui dit pour réponse,
Qu'on ne peut encor voir Monsieur.
Le Villageois enrageoit de bon cœur ;
Mais il faut dans tel cas s'armer de patience,
Et c'est, je crois, le parti le plus court.
A la fin pourtant il fut jour.
Par un Jasmin rempli de suffisance,
Quoique de nulle conséquence,
Notre Manant fut introduit.
Avant de quitter l'Audience,
Il reprit la parole, & dit,
Pardon, Monsieur, m'est avis vous connoitre ;

* Ceci n'est point une Fable. Témoin d'une avanture presque pareille, je n'ai pas voulu emprunter le langage des Animaux pour la raconter.

Vous êtes de notre Pays.
Le Traitant répondit, cela peut fort bien être.
Si je ne me suis pas mépris,
Maître Thibaut est votre pére,
Continua le Villageois;
Je suis un tel, & votre mére
Etoit ma tante, ainsi suivant les Loix ...
Suivant les Loix, tu dois te taire,
Dit le Traitant, sors d'ici;
Oser m'apostropher ainsi!
Faquin, redoute ma colére,
Je n'eus jamais de tels parens.
A ces mots le Manant, sans desserer les dents,
S'en fut; mais disoit en lui-même,
Hélas! sa folie est extrême!
C'est lui, je ne me trompe pas.
Fortune, je fais peu de cas
De tes faveurs, si quelquefois je chomme,
Je sçais bien qui je suis, & comment je me nomme.



FABLE XVIII.

Jupiter & le Solitaire.

DANS une paix douce & profonde,
Un Solitaire espéroit vivre heureux ;
Tranquille, autant qu'on peut l'être en ce monde,
Il n'avoit rien, ainsi point d'envieux.
Sur ses besoins notre mére Nature
Le prévenoit, que vouloit-il de plus ?
Le cœur de l'homme en toute conjoncture
Est obsedé de désirs superflus.
Ce Solitaire en est un bel exemple :
Il s'écrioit sans cesse, ah ! que je suis joyeux !
Mille beautés que je contemple
Me charment les sens & les yeux ;
Loin de ces Palais somptueux,
Le fond de mon cœur est le temple
Où je sacrifie à mes Dieux.
Mais si dans cette solitude
Je pouvois avoir un ami,
Alors quelle béatitude !
Par ce discours Jupiter attendri
Vint détromper le Solitaire,
Et dit, Mortel, qu'oses-tu faire ?

Sois-donc satisfait de mes soins :
Tu voudrois un ami ? Ton erreur est extrême ;
Le Riche n'en a pas, & le pauvre encor moins.
L'homme assisté des Dieux se suffit à lui-même.

FABLE XIX.

Les deux Chats & la Souris.

UNE Souris trotoit dans un Grenier,
L'Imprudente l'échappa belle ;
Deux Chats y faisoient sentinelle.
Un d'eux l'apperçut le premier,
Mais il en étoit loin & ne pouvoit l'atteindre.
Voyant son Compagnon prêt à sauter dessus,
Tu crois donc la tenir, dit-il, c'est un abus.
Il miaule, moins pour se plaindre,
Que pour avertir la Souris
Qui sçut agilement profiter de l'avis.
Ici je vous trace l'esquisse
D'un envieux difficile à guérir ;
Le bien d'autrui fait son supplice ;
Il ne veut pas que son voisin jouisse
D'un bonheur dont lui-même il ne sauroit jouir.

FABLE XX.

La Tourterelle qui a perdu sa Compagne.

Une Tourterelle,
Le vrai symbole de l'Amour,
Avoit perdu sa Compagne fidéle;
Elle en gémissoit nuit & jour.
Pour adoucir son Etat déplorable,
Ses voisins, ses amis vinrent la supplier
De se choisir parti sortable,
Tous prétendoient l'associer;
Mais la Tourterelle plus sage
Leur dit: l'Amour ne doit plus m'enflamer;
Ce seroit folie à mon âge,
Si je me laissois charmer;
Je ne suis plus au tems d'aimer,
Je dois rester dans le veuvage.
La Tourterelle avoit bien du bon sens.
Les femmes aujourd'hui ne pensent pas de même;
Et l'on en voit plus d'une à soixante & dix ans
Réfuter son systême.

FABLE XXI.

Le Chien & le Chat.

A M. DESYEUX, Avocat au Parlement.

SOUS les dehors de l'affabilité,
Bien souvent l'homme n'est qu'un traitre,
Et fait aux mouvemens de la duplicité.
C'est un Prothée, il est ce qu'il veut être,
Homme du jour, & vicieux par choix,
Trop de sincerité le blesse;
La cordialité tant prisée autrefois,
Aujourd'hui n'est plus que foiblesse.
On ridiculise un cœur droit,
L'homme du jour se rit de la simple innocence,
A tromper chacun est adroit,
Et s'il est des vertus ce n'est qu'en apparence.
J'avouerai cependant qu'on peut trouver encore
Des hommes vertueux; il est vrai qu'ils sont rares,
Pour nous les prodiguer les Dieux sont trop avares:
Mais enfin il en est; oui, j'en tombe d'accord.
Ainsi, charmant DESYEUX, ami de la Justice,
Permettez qu'en mes Vers je place votre Nom,
Vous en qui je connois un cœur sans artifice,

Un esprit vif guidé par la raison,
Un doux & liant caractére
Qui, sans blesser, donne le ton
A la Sagesse trop austére.
Le goût & le bon sens toujours à l'unisson
Forment en vous une belle harmonie
Qui décquvre les qualités
D'un rare & solide génie.
Invincibles Héros, Demi-Dieux tant vantés,
La Victoire est toujours pour vous le bien suprême
Elle maîtrise tous vos sens;
Mais je ne donne mon encens
Qu'à qui sçait se vainçre soi-même.

Je lus étant fort jeune, & je m'en souviens bien,
Qu'un Chat rusé fripon & de Race Normande,
Sans cesse chicannoit un Chien;
Un beau jour il lui fit demande
De telle portion d'un bien
Qu'il disoit être à lui, rien de plus faux au monde.
Le Chien dit, ah, ah! Maître Chat
M'attaque? il faut que j'y réponde;
Et que je fasse voir qu'il est un scélerat.
Je n'entens pas la procédure;
N'importe, j'ai bon droit, c'est sur quoi je m'assure.
Comme il parloit ainsi, vint un de ses amis,

Un autre Chien, qui sçavoit l'avanture,
Et qui lui donna cet avis.
Le Chat est un franc misérable,
Qui te fait un mauvais procès;
Mais accommode à l'amiable,
Sinon crains un triste succès:
Tu crois gagner & tu t'abuses,
Le Fripon en son sac a toujours mille ruses.
La vérité, répliqua le Plaideur,
Est mon appui, tout parle en ma faveur;
Il ne peut alléguer que de vains subterfuges.
Son ami lui répond, ne soit pas entêté;
La Justice est de ton côté,
Mais le Chat a pour lui les Juges.

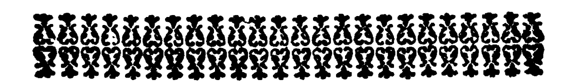


FABLE XXII.

L'Ane & la Taupe.

UN Ane ... joli bas-relief
Pour décorer un Frontispice!
S'écrira quelqu'un par malice;
Mais tel glose & porte un beau chef,
Qui n'en est pas beaucoup plus sage.
Dans un fertile pâturage,
Après s'être amplement répu,
Un Ane étoit de son long étendu,
Et ne mouvoit ni pié ni patte,
Satisfait dans son doux loisir
Il s'épanouissoit la rate.
Une Taupe voulant sortir
De sa demeure ordinaire,
Perce justement la Terre
A l'endroit où notre Baudet
Appliquoit une large oreille;
Il en sentit bientôt l'effet,
Là peu de chose nous réveille:

Il se leve tout furieux ;
Appercevant son Adversaire
Il l'accable à l'instant de mots injurieux.
La Taupe répondit : calmez votre colere,
Vous sçavez que je n'ai point d'yeux ;
Ainsi dans pareil cas je puis bien me méprendre.
L'Ane lui dit, encor, poursuis ;
Si tu ne vois pas qui je suis,
Vil Animal, il faut l'apprendre.
La Taupe répliqua : cessez de m'en vouloir,
Dorénavant je ferai mon devoir ;
Mes oreilles, Seigneur, sont de sûrs Interprètes,
Et pour sçavoir qui vous êtes,
Je n'ai pas besoin de vous voir.



ÉPILOGUE.

ENNEMI de l'Oisiveté,
Les Vers ne sont point ma manie ;
Réflechir .. contempler l'aimable Vérité
Est le penchant de mon génie.
Pour expliquer mes sentimens

Si j'ai fait choix de l'Apologue ;
C'est le plus doux de mes amusemens :
Eh! mais, me dira-t-on, Moderne Pédagogue,
Vos Fables manquent d'agrémens :
Cela peut être. Eh bien, qu'on épilogue.

FIN du premier Livre.



FABLES NOUVELLES.

LIVRE SECOND.

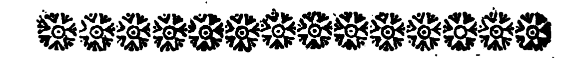
FABLE PREMIERE.

La Truïte & l'Ecrevisse.

HACUN est attentif à se prêter des graces:
On a sans cesse sous les yeux
Des trumeaux, des miroirs, des glaces,
Mais on ne s'en connoît pas mieux.
Tant pis ; que faut-il que j'y fasse ?

Irai-je encor moraliser?
Qui moralise, ennuie & lasse;
Essayons plutôt d'amuser.
Un Fabuliste moralise
Me dira-t'on, oui, mais il n'effarouche pas;
L'ingénuité, la franchise
Dont il se sert ont encor des appas:
Ainsi je vais tâcher de donner ce mérite
A la Fable qui suit. Un jour une Truite,
D'un ton suffisant & hautain,
Apostrophoit Dame Ecrevisse;
Et lui disoit, tu vas d'un plaisant train?
Si dans ta route il est un précipice,
Comment prétens-tu l'éviter?
A chaque pas tu te hazardes;
Les hommes sont méchans, il faut les redouter;
Et l'on ne peut contre eux être trop sur ses gardes;
Ne marche plus à reculons,
Par ce moyen tu pourras te soustraire
Aux piéges qu'on te tend. L'avis est salutaire;
Dit l'Ecrevisse, & tes Leçons,
Si l'on les suit avec exactitude
Seront de grande utilité,
La Truite à ces mots, avec agilité,
Glorieuse d'avoir en prude
Dogmatisé sur un point important;
S'élance au fil de l'eau, remonte le courant;
Et fretillant la queue à nager la surpasse;
Mais

Mais malgré tout son jugement,
S'en fut donner dans une nasse.



FABLE II.

Le Straz & les Pierres Fines.

A Messieurs DEGUIGNES & DESHAUTES-RAYES, Éléves de feu M. FOURMONT.

DIGNES Elevés d'un grand Homme
Qui sçut se dérober à la nuit du Tombeau,
Puisque déja l'on vous renomme,
Votre sort sera-t-il moins beau?
Heureux par votre intelligence,
A peine sortis du Berceau,
Cet aimable Sçavant prit soin de votre enfance;
Ses principes sont le flambeau
Qui vous conduit au chemin de la gloire,
Et vous parviendrez au moyen
De voir vos noms gravés au Temple de Mémoire.
Que ne puis-je y tracer le mien!...
Mais j'en prens joliment la route,
Et pour y parvenir je vole un peu trop bas.
En me lisant, on s'écrira, sans doute,
Ces Fables-là ne flattent pas;

C'eſt folie, après la Fontaine,
De vouloir y penſer. Fort-bien :
Quoi ! J'aurai donc perdu ma peine ?
Mais tout cela ne me fait rien ;
Je veux quoiqu'il en ſoit vous donner une Fable,
Dont le ſujet un jour ſe trouva parmi nous,
Et ſi vous la jugez paſſable,
C'en eſt aſſez, je n'écris que pour vous.
Parmi nombre de Pierreries,
Certain Straz ſe pindariſoit,
Et ſon jargon plein de fades ſaillies
Faiſoit rire les uns, aux autres déplaiſoit,
Nul Diamant pour lui n'avoit charme ni grace ;
Il ſe croyoit plus que tous les Rubis ;
Et même un jour il eut l'audace
De tenir ce diſcours. Ecoutez mes avis,
Dit-il ſur chaque Pierre :
Le Topaſe auroit droit de plaire,
Mais elle eſt pâle & ne jette aucun feu.
L'Eméraude n'a rien qui flatte.
D'une Pierre à fuſil on peut faire une Agathe.
Pour le Grénat il n'a brillant, ni jeu.
La Turquoiſe eſt en diſcrédit.
La Cornaline eſt ſi commune . . . .
Un Diamant prit la parole, & dit :
Tous tes diſcours n'ont rien qui nous chagrine ;
Ne te vantes pas tant, croi-moi,
La plus petite Cornaline

L'emporte de beaucoup sur toi ;
Va, mon cher petit Straz, les Sots & les Coquettes
Sont les Admirateurs de tes feux éclatans ;
Vit-on jamais un homme de bons sens
Te mettre au rang de ses emplettes ?
Non : ton mérite est si petit,
Que plus on te regarde, & plus il diminue.
Le Straz fut sot à ce récit,
Et fut contraint d'avouer sa bévûe.
On voit certains Sçavans par de minces écrits
Au vrai mérite faire injure ;
Mais ces prétendus beaux esprits
Ne sont que Straz dans la Littérature.

FABLE III.

L'Orme & le Lierre.

UN Ormeau droit & bienfait
Auroit dû de son sort être très-satisfait ;
Mais peu content des dons de la Nature,
Il voulut d'un Lierre emprunter la parure.
Il étoit loin de lui, comment s'en approcher ?
C'étoit donc au Lierre à le venir chercher,
Ce n'est pourtant guéres l'usage,

Que qui peut nous faire plaisir
Prévienne notre désir:
Aussi l'Ormeau lui tint-il ce langage.
Voisin, soyons étroitement liés;
Tu rampes, on te foule aux pieds;
Cela me fait peine & m'outrage:
Toi, qui n'es pas sujet aux injures du tems,
Et toujours verd, toujours en ton printems,
Tu serois enfoui? Non: ce seroit domage;
Approche-toi, je serai ton appui.
Le Lierre à l'instant prend au mot l'Etourdi,
Il change de route & de forme;
Il se dresse & s'applique intimement à l'Orme;
Qui d'abord ne s'apperçut pas
Que le Lierre étoit une parure vaine
Dont peut-être trop tard il feroit peu de cas.
Au bout d'un tems, cela me géne
Ce dit l'Ormeau, Lierre mon ami,
Si tu voulois avoir moins de tendresse
Et t'écarter un peu de moi. Qu'est-ce ceci?
Quoi! de plus en plus il me presse!
Et je m'apperçois chaque jour
Que je n'y puis tenir? Il fait nouvelle plainte
Et le Lierre est toujours sourd.
A la fin la voix presqu'éteinte
L'Orme supplioit humblement
Qu'on vint lui donner assistance,
Et qu'on le délivrât de ce vain ornement;

Mais ce fut inutilement,
Il mourut étouffé de sa magnificence.
Que d'hommes dans ce cas! on les voit désirer;
Briguer avidemment ce qui leur est contraire;
Par de brillans Emplois on se fait admirer,
On en impose au stupide Vulgaire:
Mais tous ces beaux Emplois ressemblent au Lierre,
Ils ruinent souvent ce qu'il semblent parer.

FABLE IV.

Le Loup & la Fontaine: Fable allégorique à un Mariage, & dont le sujet me fut imposé.

L'EMAIL de mille fleurs, une vive verdure
Décoroient un riant Côteau;
Des Saules, des Tilleuls, sans art, mais de nature
S'entrelassoient & formoient un Berceau,
A la faveur duquel sourçoit une Fontaine:
La fraîcheur de ses eaux exhaloit dans la plaine;
Nul ne pouvoit la voir sans pousser des soupirs,
Même on dit que l'Amour dans ses tendres loisirs
Avoit choisi ses bords pour y forger ses chaînes;
Elle captivoit tous les cœurs,
Mais il en naissoit mille peines,
Et ses attraits appuyoient ses rigueurs.

Plusieurs charmans Oyseaux d'une flâme très-pure
Venoient en gazouillant lui vanter leur amour,
Et loin d'y trouver du retour,
Si-tôt qu'ils s'approchoient, l'eau devenoit obscure;
La Fontaine à leurs vœux opposoit le mépris,
Nul ne paroissoit digne d'elle.
Ah! disoient-ils, se retirant contrits,
Cessons d'encenser une Belle
Qui fait gloire d'être cruelle.
Enfin un jour, je ne sçai trop comment,
La Fontaine devint sensible;
Un Loup fut l'objet séduisant
Qui captiva cette belle infléxible.
Quoi! dira-t'on, un Loup! mais il étoit puissant;
Et quoiqu'il fut brusque & sauvage,
Sur ses Rivaux il obtint l'avantage:
Mais ces Rivaux plus justes que jaloux,
Fâchés qu'un tel Amant eut fait telle Conquête;
S'assemblerent & furent tous
Au Tribunal d'Amour y présenter Requête.
J'y suis sensible ainsi que vous,
Leur répondit l'Amour, votre plainte m'allarme;
Un autre Dieu balance mon pouvoir.
Je fais aimer, mais Pluton charme;
Ainsi cessez de m'en vouloir.

ENVOI.

BELLES, l'intérêt, la tendresse

Vous obſédent tour à tour :
Quoique l'ambition vous preſſe,
Préférez toujours l'amour.



FABLE V.

Le Naturaliſte & l'Abeille.

Une vigilante Abeille,
De ſes Compagnes la merveille,
En travaillant avoit acquis
L'art de faire un miel pur, exquis.
N'ayant point de dégoût pour les fleurs inſipides,
Légérement de la Roſe au Jaſmin
Elle voloit aux plus fétides,
Et n'y voloit jamais envain.
Un beau matin certain Naturaliſte,
Qui tous les jours la ſuivoit à la piſte,
L'interrogea ſur ſon activité
A parcourir toutes les Plantes ;
Car, diſoit-il, parmi la quantité
On en voit peu de bienfaiſantes.
La Mouche répondit, votre doute affecté
Fait inſulte à la Créature ;
Chaque produit de la Nature
Peut avoir ſon utilité.

Le vrai Sage au ſiécle où nous ſommes
De l'Abeille eſt imitateur ;
Il voit volontiers tous les hommes,
Et ſçait en tirer le meilleur.

FABLE VI.

L'Araignée & la Fourmi.

Une Fourmi n'aguère étoit proche voiſine
D'une Araignée expoſée à tous vents :
Elles paſſoient des jours bien différents ;
L'une n'appréhendoit ni grêle ni famine,
L'autre au contraire avoit de durs inſtans.
Enfin la pauvre ſouffreteuſe
Un beau jour forma le deſſein
D'aller trouver ſa voiſine l'heureuſe,
L'opulente en un mot. Ah ! quel pas ! mais la faim ;
Comme dit un ancien Proverbe,
Fait ſortir le Loup du bois.
Arrivée au Palais ſuperbe,
Qu'y fit-elle ? Sa foible voix
Avoit peine à ſe faire entendre.
Dame Fourmi l'interrogea :
Eh bien ! quoi ? Que viens-tu m'apprendre ?
Parle donc. Bref, elle parla,

Que j'admire ton opulence !
Sans cependant te l'envier ;
Tous freres que l'on est, ah ! quelle différence !
Le blé regorge en ton grenier,
Et je manque du néceſſaire.
Auſſi-tôt reprit la Fermiere,
A quoi donc paſſe-tu ton tems ?
Il ne faut pas de ſa peine être chiche.
La Fileuſe lui dit, j'ai pourtant des talens,
Je travaille beaucoup, & n'en ſuis pas plus riche.
Dame Fourmi, ſuivant les airs de Cour,
Sur un ton gracieux, promit à l'Araignée ;
Et lui dit, je veux quelque jour
Te rendre heureuſe & toute la lignée.
Les voiſines de bonne humeur
Se ſéparerent, mais j'ignore
Si dans la ſuite on vit éclore
L'effet des volontés d'un pareil bienfaiteur.

FABLE VII.

Le Hibou, & la Cigale.

EN vérité, Compére le Hibou,
On diroit que vous êtes fou.

Du fond de votre magasin
Toujours accumuler, entasser grain sur grain !
Esperez-vous être un siécle sur terre ?
Peut-être mourrez-vous demain ;
Jouissez du présent, l'avis est salutaire :
Vous voulez amasser ? Pour qui ? Pour des Ingrats.
Ainsi parloit une Cigale,
Bétail qui d'amasser ne fait guéres de cas.
Et que prétendez-vous donc faire ?
Le Hibou répondit, je sens votre morale ;
Cependant je ne la suis pas ;
J'aime mieux après mon trépas,
Dut-on me taxer de folie,
Enrichir mes Ennemis,
Que d'être pendant ma vie
Importun à mes amis.

FABLE VIII.

Le Courtisan & l'Allouette.

UN Courtisan disgracié
Vivoit tristement à sa Terre :
La disgrace, dit-on, est souvent nécessaire ;

Et rend plus ſage de moitié.
Eſt-on déchu, l'on change de ſyſtême,
On réfléchit & l'on rentre en ſoi-même,
C'eſt ce que celui-ci faiſoit.
Un beau jour de printems il vit un Allouette
Qui difficilement dans les avis s'exhauſſoit:
L'objet le fixe, il s'arrête, il la guette,
Et n'en perd pas le moindre mouvement.
Sur un oiſeau jadis eut-il jetté la vûe?
Mais, diſoit-il, elle ſe tue
Veut-elle aller au Firmament?
Elle touche déja la nue.
Comme il parloit, en un clin d'œil
L'Allouette retombe. Hélas! quelle penſée
Me vient! S'ecria-t-il; Quoi! tout n'eſt donc qu'écueil?
Du vol de cet Oiſeau mon image eſt tracée.
L'Allouette lui dit: ſois ſage maintenant,
En vain ton ame eſt agitée:
Plus on s'éleve en un poſte éminent,
Et plus la chûte en eſt précipitée.



FABLE IX.

La Nichée de petits Oyſeaux.

POUR le beſoin de leurs Petits,
Un Roſſignol & ſa Compagne,
Un jour de grand matin ſe mirent en campagne;
Mais par malheur ils furent pris,
Je ne ſçai trop comment, il ſuffit qu'on s'en doute;
Ils ne revinrent pas au nid;
Il eſt à préſumer qu'ils périrent en route.
L'heure ſe paſſe, & l'appétit
Se fit ſentir à la couvée.
Chaçun de ſon côté crioit;
Le plus drû, la tête levée,
A droite, à gauche regardoit;
Ainſi ſe paſſa la journée
Parmi la faim, la crainte & les ſoucis;
Pauvre famille abandonnée,
Nul ne fut ſenſible à vos cris.
Le lendemain avant l'Aurore
Nos Petits affligés avoient les yeux ouverts.
Le Soleil luit, rien ne paroît encore,
Et l'écho retentit de mille chans divers;

Tandis qu'au nid on se désole.
L'aîné de nos Oiseaux, ou du moins le plus fort
Aux autres porta la parole.
Mes Fréres, leur dit-il, l'injustice du sort
Nous accable, eh pourquoi? nos peines sont cruelles:
Allons, il faut braver la mort.
A ces mots il se leve, étend ses foibles aîles,
Et monte sur le bord du nid;
Il chancelle, il hésite, il panche;
Il saute enfin sur une branche,
Puis descend sur une autre, & petit à petit
Sans aucun mal arrive à Terre.
Il s'élance un peu dans le bois,
Et trouve pâture légere.
Sage Nature, tu pourvois
A ce qui nous est nécessaire.
Il se repaît, & dans son bec
Aux autres porte la pitance,
Reprend sa route & sans échec
Remonte au nid, calme l'impatience
Où ses freres étoient: chacun d'eux bégayant
Par des sons non formés veut exprimer sa joye;
Alors il dépose sa proye,
La leur partage, & chacun est content.
A peine ont-ils mangé, derechef il se livre
Aux dangers qu'il avoit couru;
Il sort, revient, apporte de quoi vivre.
Ainsi pendant un tems on le vit assidu,

Et fit tant qu'il mit la nichée
En état de quitter le logis paternel.
Nulle raiſon n'eſt attachée
Aux Animaux, le fait eſt bien réel;
L'inſtinct les fait agir, j'approuve l'axiome:
Mais ce qui me ſurprend, j'y vois un naturel
Que je n'apperçois pas dans l'homme.

FABLE X.

Le Cheval.

IL me ſouvient qu'un certain Bucéphale,
Tête droite, l'œil vif, bien caparaçonné,
Gayement alloit où Mars étale
Un peu d'honneur, toujours environné
De fatigues, de maux; mais duquel il exhale
Beaucoup d'encens (C'eſt un peu plus que rien):
Enfin bref il fut à la Guerre.
Y fit-il mal, y fit-il bien?
C'eſt-ce qui ne m'importe guére.
Don Courſier fort mal harnaché,
Si-tôt la campagne finie,
Clopin clopant revint à l'écurie
Tête baiſſée & le dos écorché.
Comme il étoit hors de Service

Il eut maigre quartier d'hyver.
Il s'en plaignit, il demanda juſtice,
Ce furent paroles en l'air.
Aux Palfreniers il préſenta Requête,
A l'Intendant, à l'Ecuyer,
Tous gens de race malhonnête,
Et non aiſés à manier.
Que faire! diſoit-il: ah! que ma peine eſt grande!
Nul n'eſt ſenſible à mes diſcours.
Moi, qui ſuis eſtropié, je ne vois que des ſourds.
Celui que je portois ſçauroit-il ma demande?
Je ne veux que du foin le reſte de mes jours,
Se peut-il qu'il me le refuſe?
Non, je voudrois le voir; mais toujours on m'abuſe,
Me diſant que des ſiens il ne prend nul ſouci.
Le Maître vint, comme il parloit ainſi.
Ça, dit-il à ſes gens, voyons mes équipages.
En quel état ſont mes chevaux?
Ne manquent-ils point de fourages?
Sont-ils panſés? Où ſont les Maréchaux?
Non content de parler, il voit, il examine.
Notre pauvre éclopé s'avance tant ſoit peu,
Hennit, ſon maître le devine,
Et commande à l'inſtant qu'on le change de lieu.
On le met en bon pâturage;
On le panſe, on le choye, il a tout à ſouhait,
Même plus qu'il ne prétendoit.
Heureux qui ſert un Maître ſage!

FABLE XI.

Les deux Chiens.

UN jeune Dogue, vrai Forçat ;
Se lamentoit sur son état.
Ah! disoit-il, quelle chienne de vie !
On me captive, on m'enchaîne, on me lie ;
Eh! pourquoi? l'ai-je mérité ?
Mal nourri, point de liberté ;
Nul accueil & nulle caresse,
Pas même des Valets de Cour.
Ne pourrai-je pas quelque jour
Me décharger du fardeau qui m'oppresse ?
Non, je crois que la mort
Est mon seul réconfort.
Par cas fortuit, assez près de sa loge,
Passa certain Gredin, bien choyé, bien nourri ;
Qui de Madame étoit le Toutou favori ;
Il s'en approche & l'interroge.
Mais es-tu fou? s'adressant au Doguin,
Si-tôt commençant ta carriere,
Tu voudrois toucher à ta fin?
Tu te déplais donc bien sur terre ?
Tu n'as pas six mois accomplis,

Et

Et moi qui peux compter bien douze fois ton âge,
Je ne fais que de naître, à ce qu'il m'est avis.
Ton air content n'a rien qui me soulage,
Répliqua le Doguin, sans cesse je languis,
Je me sens dévoré des chagrins, des ennuis
Où la rigueur du sort me plonge.
La vie est courte, & ne paroît qu'un songe
A qui tout vient au gré de ses désirs;
Mais elle est bien trop longue à qui n'a nuls plaisirs.



FABLE XII.

Le Singe & la Toilette.

ZAIS, précieuse Coquette,
Après avoir peint ses attraits,
Sortit, & sans le faire exprès,
A Dom Bertrand confia sa Toilette.
Le peuple Singe est très-imitateur,
On en peut dire autant du peuple Auteur.
Bertrand, se voyant seul, va de gayeté de cœur
S'asseoir dans le fauteuil de sa chere Maîtresse,
Et suit de point en point tout ce que l'art prescrit.
D'abord il prend avec adresse
Un peu de blanc, s'en barbouille & sourit.

Comment ſourit un ſinge? en faiſant laide moue;
N'importe. Enſuite il prend du vermillon
Dont il ſe frotte chaque joue,
Puis toujours ſur le même ton
Il s'applique une large mouche,
Et de pomade de Jaſmin
Sur ſon chef étend une couche:
Bref, Dom Bertrand juſqu'à la fin,
De Zaïs ſuivant la coutume,
Par tout ſe plâtre & ſe parfume.
Notez que tout fut fait à l'aide du miroir.
Zaïs revient, & ſurpriſe de voir
Un Singe en pareil équipage,
Elle éclate de rire, & n'y peut plus tenir.
Bertrand gravement l'enviſage,
Et lui dit; mais bien-tôt on vous verra finir?
Je vous parois d'un ridicule extrême,
Quoi! parce que je ſuis fardé?
Vous ne l'êtes pas moins, le fait eſt décidé;
Jugez maintenant de vous-même.





FABLE XIII.

L'Homme qui se plaint de sa Femme.

Etre toujours chez soi de fort mauvaise humeur,
Farouche, ennuyeux & maussade;
Ailleurs soucieux & rêveur,
Avoir partout l'esprit malade,
C'est-là, je crois, peindre un mari:
Du moins tel est le Héros de ma Fable.
Certain Quidam fort plaisamment pétri,
Avoit pris femme, & femme aimable,
Morceau des plus apétissans,
Ayant un teint frais, vif, une bouche divine;
Une taille bien prise & fine,
Des yeux.... des yeux très-éloquens
Dont son bouru d'époux à tort prenoit ombrage:
Il s'écrioit souvent, que je suis malheureux!
Pouvoit-il tenir ce langage?
Le traître avoit mille envieux,
Qui tous auroient voulu, je pense bien comme eux,
Pour un instant être à sa place.
L'homme est singulier, tel bien que l'on lui fasse

Il n'est jamais content. L'Amour & la Nature
Vinrent un jour tancer Monsieur l'Epoux.
Quoi! donc, lui dirent-ils, de quoi vous plaignez-
vous,
Ingrat mortel? Vous nous faites injure:
Comment vous n'êtes pas content
De posséder notre plus bel ouvrage?
Une femme d'un port charmant
A qui les Dieux rendroient hommage?
L'Epoux leur répondit, chacun aura son tour.
Madame la Nature, & vous Monsieur l'Amour,
Qui de nous est digne de blâme?
Oui, vous avez fait beau le dehors de ma femme,
Je le sçais trop pour mes péchés;
Mais son cœur, son esprit sont à peine ébauchés.

FABLE XIV.

Le Héron & les Poissons.

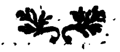
SUR le bord d'un Etang couché sur le Gazon,
Ces jours derniers j'apperçus un Héron,
Qui fort content de sa maigre figure,
Gravement s'avança dans l'eau;
Et je vis sur le champ un singulier Tableau,

Sans doute peint des mains de la Nature ;
Enfin je vis quantité de Poiſſons
Quitter leurs humides maiſons,
Nager d'une vîteſſe extrême,
Et venir faire un cercle autour de notre Oyſeau.
Pour moi ce fait étoit nouveau;
Il m'inquiétoit fort, & c'étoit un probléme
Dont je brûlois de m'éclaircir ;
Mais il n'étoit pas tems. Pour calmer mon déſir,
J'apperçus le Héron avec indifférence
A l'eau mettre le bec, empaumer un poiſſon,
S'envoler à quelque diſtance,
Et là croquer ſa proye. Ah ! ah ! belle leçon,
Dis-je tout bas, pour ce peuple imbécile !
Comment il vient d'un air humble & docile
Faire ſa cour à ce Tyran,
Qui pour récompenſer de l'honneur qu'on lui rend,
Mange les gens ? Il leur apprend à vivre,
Je crois qu'ils n'y reviendront plus.
Je raiſonnois tout ſeul, j'allois encor pourſuivre,
Et m'endormir de propos ſuperflus ;
Car quand on réflechit, que de momens perdus !
Allons au fait. Nous empliſſons la marge,
Et ma fable n'avance pas.
Les Poiſſons avoient pris le large,
Le Héron revint à la charge.
La grandeur pour ce peuple a donc bien des appas !
Avec encor plus de vîteſſe

Fleurie, elle eſt indépendante ;
On n'oppoſe rien à ſes vœux,
Elle déſire, on la contente ;
Mais pour moi ſi je dis, je veux ;
Au même inſtant on me fait taire.
Je ne crois pas qu'il ſoit Plante ſur terre
Plus à plaindre que moi. Sur ce raiſonnement,
Tendre Bouton, ſouffrez que je réplique,
Dit un Quidam ; injuſtement
Vous vous plaignez, ce qui vous pique
Devroit faire votre bonheur :
Apprenez de moi qu'une Fleur,
Si-tôt qu'elle eſt épanouïe,
Petit à petit ſe flétrit ;
Au lieu que le Bouton toujours ſe fortifie
Et de plus en plus embellit.

ENVOY.

De cette courte allégorie,
Jeune C***, écoutez la leçon :
Vous êtes ce tendre Bouton,
Et votre Sœur eſt la Roſe fleurie.



FABLE XVI.

L'Enfant & le Serpent.

Un jeune Enfant
Vit un Serpent,
Il s'en ſaiſit le croyant une Anguille.
Qui ſe méprend
Légérement
Doit-il ſubir le moindre châtiment?
L'Animal vénimeux ſe plie & ſe tortille,
Et méchamment pique l'Enfant au bras,
Qui lors ſans défenſe & ſans armes
N'eut d'autre recours qu'à ſes larmes;
Il fuit tout effrayé, mais n'a pas fait vingt pas
Qu'il tombe & trouve le trépas.

Quoi! punir ainſi l'innocence!
Je ſuis irrité de ce trait.
La Nature avec ſa prudence
Néglige trop ce qu'elle a fait.



FABLE XVII.

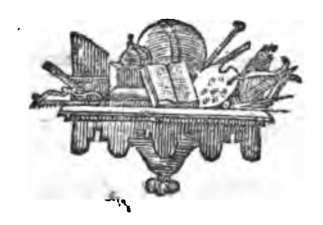
Les Grenouilles.

LES malheurs des Petits touchent bien peu les Grands ;
On le va voir par cette Fable.
Les Grenouilles un jour pouſſoient des cris perçans
De voir que du Soleil la chaleur redoutable
Mettoit à ſec tous leurs Etangs.
Grand Jupiter, ſoyez-nous ſecourable,
Diſoient-elles, hélas ! des maux que nous ſouffrons
Votre Fils eſt la cauſe unique.
Taiſez-vous. Demain nous verrons,
Dit Jupiter à la Gent Aquatique,
Pour aujourd'hui je ne puis rien pour vous.
Les Dieux ont toujours mille affaires.
Les Grenouilles alors redoutant ſon courroux
Se taiſent ; mais cela ne les ſoulageoit guéres.
Le lendemain avec certain plaiſir,
Le Soleil vit les Dames croaſſantes
A ſon aſpect s'agiter & gémir,
Et ſe fourer toutes tremblantes
Sous les Roſeaux, pour y trouver le frais ;
Ce fut envain ; en ſuivant ſa carriere,

L'Aſtre du Jour darde ſur les Marais.
Auſſi-tôt la Gent Grenouillere
Palpitant & preſqu'aux abois
A Jupiter adreſſe ſa priere,
Qui plus touché que la premiere fois,
Lentement ſe prépare à redonner la vie
A ce peuple affligé. Bref, il vint de la pluye;
Mais il étoit trop tard, autant que je le crois.

Obliger promptement c'eſt obliger deux fois.

Fin du deuxiéme Livre.





FABLES NOUVELLES.

LIVRE TROISIÉME.

A MADAME L***.



Vous êtes, aimable Philis,
Ce que j'ai de plus cher au monde;
Sur vous tout mon bonheur se fonde,
Si vous agréez mes Ecrits,
C'en est assez : que tout autre les fronde,
Je ne me plaindrai pas de ces événemens.
Qui mieux que vous peut juger d'un Ouvrage?

Vous qui reçûtes en partage
Une délicatesse, un goût, des sentimens
Qu'à présent on ne trouve guéres.
Tout aujourd'hui n'est que causticité,
Cabale, entêtement, erreur ou vanité;
Et par de frivoles lumieres
On obscurcit la vérité.
On ne fait rien sans partialité,
On établit des axiomes
Sur les débris de la raison;
Enfin dans le siécle où nous sommes
Les passions donnent le ton.
Mais à cela que puis-je faire?
Rien. Bien d'autres prêchent envain;
Ainsi je prens le parti de me taire.
Vous récréer, vous toucher, & vous plaire,
C'est-là Philis mon unique dessein;
Et je vais vous tracer la peinture légére
D'un tour de l'Enfant de Cythére.

La jeune Anette aimable & faite au tour;
Et n'étant plus à la bavette,
Pour tout ce qui sentoit l'amour
Avoit une haine secrette;
Au petit mot pour rire, à la moindre Fleurette,
Elle baissoit les yeux & rougissoit d'abord.
Fillette qui rougit, est quelque fois d'accord.
Ce n'est pas-là le point, il est sûr que la Belle

N'entendoit rien à ce jeu-là.
Cette rougeur d'où venoit-elle ?
Eſt-ce innocence que cela ?
Me dira-t'on : l'Enfant à la liſiere
De ce qu'on dit à ſa maman
Ne rougit point. Moi ſur cette matiére
Je n'entends rien, je conte ingénument.
Je dirai donc que la jeune Bergere
Un jour dans le fond d'un Boſquet
Cueilloit des fleurs & formoit un Bouquet.
Pour qui ? Ce n'eſt pas-là l'affaire,
Encore un coup. Je veux aller au fait :
Toujours quelque choſe m'arrête.
Enfin Anette occupée à ſes fleurs
Innocemment goûtoit mille douceurs ;
Elle entendit du bruit, elle tourna la tête
Et près d'elle vit un Oiſeau
A moitié dru, tranſi, battant des aîles.
On juge bien qu'un ſi touchant tableau
Peut attendrir les plus cruelles.
La Belle par pitié le ramaſſe ſoudain,
Et pour le réchauffer le poſe ſur ſon ſein.
Que la pitié ſied bien aux Belles !
Mais il n'eſt pas plutôt niché
Qu'Anette ſent un feu qui la dévore,
Son petit cœur eſt entiché,
Elle ſoupire & ne ſçait pas encore
Ce qui lui peut cauſer cela.

Au même inſtant l'Oiſeau change de forme.
La Bergere s'écrie, ah, Dieux! que vois-je là!
Vous me trouvez donc bien difforme?
Dit l'Oiſeau métamorphoſé,
Je ſuis l'Amour: ah! lui répliqua-t'elle,
Traître, vous avez trop oſé,
Vous méritez la mort la plus cruelle.
Conſolez-vous, reprit l'Amour,
Vous étiez trop farouche, il faut que tout me céde;
Et c'eſt aujourd'hui votre tour:
Mais Tyrcis vient, adieu, vous avez beſoin d'aide.

FABLE PREMIERE.

La Couleuvre & la Grenouille.

DANS un Marais une Couleuvre
Un beau jour fit une bonne œuvre,
Dont dans la ſuite elle ſe trouva bien.
Le Marais contre l'ordinaire
A la Couleuvre n'offroit rien,
Sinon le limon de la Terre,
Point de Grenouilles, le moyen
Que ſans ce mets elle fit bonne chére!
L'Animal rampant avançoit,
Et cherchoit ſa bonne fortune,

Vraiment Grenouille le flatoit ;
Quand par hazard il en entendit une
Qui près de lui fort gayment croassoit.
Dame Couleuvre écoutant la Grenouille ;
Croit entendre des sons doux & mélodieux,
Et sent que son palais se mouille
A l'odeur de ce mets fin & délicieux ;
L'espoir de la croquer la flate ;
Elle se glisse, approche, & très-subtilement
Saisit la Grenouille à la pate,
Comme elle prenoit son élan.
Ah ! méchante, qu'allez-vous faire ?
Quoi ! vous voulez me dévorer ?
Je puis vous être nécessaire,
Laissez-moi vivre. Eh ! que puis-je espérer
De toi ? dit la Couleuvre, il faut que je te mange,
C'est à quoi tu peux me servir.
Obligez-moi, je vous rendrai le change,
Répliqua la Grenouille, Eh ! laissez-vous fléchir ;
On ne voit pas dans l'avenir,
On croit se suffire à soi-même
Si-tôt qu'on n'a besoin de rien,
Hélas ! c'est une erreur extrême :
Sans espoir de retour, faites toujours du bien ;
Croyez-moi suivez ce systême,
L'homme le plus sensé ne vous diroit pas mieux.
La Couleuvre à ces mots lâche la Suppliante
A tout hazard. Après un jour ou deux
Dame

Dame Couleuvre l'indulgente
Etoit à dormir au Soleil.
Un homme vint, & l'ayant apperçûe
A des arbres voisins coupoit une massue,
Ou du moins un bâton. Voyant cet appareil;
La Grenouille reconnoissante
Eveille la Couleuvre, & lui dit le dessein
Que l'on tramoit contr'elle. Alerte & vigilante
La Couleuvre se sauve & gagne du terrain.

Cette Fable nous représente
Qu'un bienfait n'est jamais perdu:
Ce n'est pas au siécle où nous sommes;
Et je dis, moi, tant je suis ingénu
Qu'il l'est bien souvent chez les hommes;
Allons, point de causticité,
L'homme, des Animaux, est le plus respecté;
La raison est de son domaine,
Ainsi dites la vérité?
Je dis que de la race humaine
C'en est beaucoup, si sur un cent
Il s'en trouve un qui soit reconnoissant.

FABLE II.

Le Franc-Moineau.

UN Franc-Moineau dans une cage
Vivoit heureux à la liberté près ;
Et sans cesse dans son langage.
Il manifestoit ses regrets :
Comme il appartenoit à gentille Maîtresse,
D'un cœur des plus compatissans,
Elle devint sensible à sa tristesse
Et lui donna la clef des champs.
Le Sexe à tous égards se pique de tendresse.
Maître Pierrot bien guay d'avoir sa liberté,
Sans dire adieu, s'envole à tire d'aile.
Chemin faisant il vit une Javelle.
Ah! bon, dit le Grivois, je vais en sûreté
Faire là ma premiere pause
Et contenter mon apétit.
Mais de tout ce qu'on se propose
Ici bas, bien peu réussit.
Notre gaillard descend & se dispose
A remplir son jabot de grain.
Par deux ou trois *ki*, *ki*, manifestant sa joye.
Il réveille certain Mâtin

Qui ſur le champ ſe léve, aboye
Et le fait décamper plutôt qu'il ne penſoit:
Ah! dit-il peſte de la bête.
Allons voyons plus loin. Plus loin il apperçoit
De la graine par terre, alors il ſe fait fête
De s'en donner pour tout le jour;
Et ne voyant perſonne autour
Il deſcend d'une aîle rapide,
S'avance, & ſon goſier avide
Sans dire mot ſe contentoit déja;
Mais dès la premiere becquée,
D'une pierre bien appliquée
Qu'un marmot d'Enfant lui lança
Il eut une aîle fracaſſée.
Hélas! s'écria-t'il, qu'ai-je fait, malheureux!
Cette priſon tant mépriſée,
Qui ne m'offroit rien que d'affreux;
Eſt à préſent bien chere à ma penſée.

En tel état qu'on ſoit on nourit un défaut
Qui prouve aſſez notre foibleſſe:
On ne ſe borne point, on déſire ſans ceſſe;
Mais ſans ſçavoir ce qu'il nous faut.

FABLE III.

L'Ane accablé de Vieilleſſe.

N'Inſultons point le miſérable,
A ſes beſoins nous devons nous prêter;
Sinon, il faut le reſpecter.
A ce ſujet je rapporte une Fable.
Un pauvre Ane ſur ſes vieux jours,
Après avoir rendu de grands ſervices,
Ne pouvant plus agir manquoit de tout ſecours.
Hélas! ſe diſoit-il, faut-il que tu périſſes
En cet état? mais ce n'eſt point le ſort
Que j'en accuſe, & de ma mort
Mes Compagnons ſont les complices;
Loin de me ſoulager ils s'éloignent de moi;
Et je n'ai d'eux nulle aſſiſtance:
Cependant celui que je voi
Me donne un rayon d'eſpérance,
Il paroit généreux. Juger ſur l'apparence
C'eſt ſe tromper dans ſon projet.
Bref, celui qu'il voyoit étoit certain Baudet
Jeune, fringant & bouffi d'arrogance,
De qui, ſur un ton de pitié
L'Ane ſouffrant implora la clémence;

Mais le Seigneur Baudet, rempli d'impertinence
Ne répondit que par un coup de pié.
Jupiter indigné s'arme de son Tonnerre,
Le lance sur l'ingrat, & le met en poussiére:
C'étoit bien le payer de ses beaux sentimens.

Que nous serions heureux si l'on purgeoit la terre
De ces Etres impertinens!



FABLE IV.

Le Lion & le Renard.

CERTAIN Renard fin Courtisan,
Avoit sçu par mainte souplesse,
Gagner le cœur & la tendresse
De Sire Lion; autrement
Peut-on des Grands captiver la bienveillance?
Celui-ci comme Roi soutenoit bien son rang.
Bien? mais pas trop suivant ce que j'en pense.
Aux maux de ses sujets tranquile, indifférent,
Les plaisirs en toute occurrence
Etoient son unique élément,
Maître Renard sujet intelligent,
Et sujet chéri de son maître,
Faisoit la pluye & le beau tems.

Le Singe un jour pour quelques tours plaiſans
Fut obligé de comparoître ;
Il avoit, diſoit-on, mal parlé de ſon Roy,
Et plaiſanté ſa majeſté Lionne.
Sire, dit le Renard, vous vous fiez à moi,
Je prens ſoin de votre perſonne.
Le Singe eſt un perturbateur,
Il émeut les eſprits, ou murmure, ou raiſonne.....
Ce qu'il dit contre vous me fait fremir d'horreur,
Allons, voyons, qu'on m'éclairciſſe,
Dit le Lion, le Singe eſt accuſé ;
S'il eſt coupable il faut qu'on le puniſſe,
On l'examine, & tout bien compaſſé
Sa faute étoit une faute légére
Dont on avoit trop groſſi les objets ;
Mais ſur ce point toujours on exagére,
Le bien a cela de contraire
Qu'on ne l'exagére jamais,
Plus ſouvent ou le diminue.
Le Léopard, miniſtre vigilant,
Miniſtre du Lion, avoit toujours en vue
Le bien du peuple & le ſien nullement ;
O, la merveille
Sans pareille !
Un beau matin le Roy dit à ſon Courtiſan,
Comment donc ! Léopard a donc biendu mérite ?
Le bruit commun dit qu'il s'aquitte
De ſa charge on ne ſçauroit mieux,

Défintéressé, populaire
Chacun pour lui forme des vœux.
Vous ne répondez rien ? Sçauriez-vous le contraire?
Sire, repliqua le Renard,
Vous voulez que je parle en courtisan sincére ?
Je pense qu'on en prête à Seigneur Léopard;
Sur le cri de la populace
On ne doit pas juger du mérite des gens :
Votre Ministre tient sa place
Assez bien... oui... mais... bon : Je vous entends;
Reprit le Lion, & j'augure
Que quand on peint le mal on ne néglige rien,
Pour le représenter bien plus grand que nature;
Mais quand on veut peindre le bien
C'est toujours en miniature.

FABLE V.

Le Frêlon & la Mouche à Miel.

CErtain Frêlon fainéant, parasite,
Que de semblables sous le ciel!
Tous les jours d'une Abeille en faisant l'hypocrite,
Ecornifloit un peu de miel
Dont il faisoit sa nourriture.
Un beau matin que d'avanture,

La Mouche étoit allée aux champs,
Et n'en revenoit point comme à ſon ordinaire ;
Le Frêlon fit choix de ce tems,
Entre chez ſa voiſine, & comme un vrai corſaire
Mange, caſſe, pille & détruit :
La Mouche ſur ces entrefaites,
Arrive, & ſans beaucoup de bruit
Dit au Frêlon ; mais ingrat que vous êtes,
Vous détruiſez ce qui m'a tant couté ?
De mes bienfaits c'eſt donc-là le ſalaire ?
Travaillez, fainéant, fuyez l'oiſiveté,
Car en ne faiſant rien on apprend à mal faire.

FABLE VI.

Le Singe.

UN Singe à la cour du Lion
Jouoit un brillant perſonnage.
Favori de ſon maître en toute occaſion,
Chacun vouloit lui plaire & lui rendoit hommage.
Son état de proſpérité
Lui donnoit des amis ſans nombre :
Chez tels amis point de réalité,
De l'amitié ce n'eſt qu'une ombre
Qui diſparoît comme un éclair.

Le Singe au bout d'un tems fut déchû de ſa place,
De tous ſes amis du bel air
Pas un ne fut ſenſible à ſa diſgrace:
Bien plus un an, ou deux après,
Bertrand, las de caſſer des croutes,
Chez un Loup ſon voiſin voulut avoir accès.
Helas! ce diſoit-il, quoi! maintenant tu broutes,
Pauvre Singe? autrefois des plus excellens mets
Ta table étoit ſervie en abondance;
Mais il te reſte un rayon d'eſpérance.
Va donc trouver ceux qui jadis
Te marquoient tant de bienveillance.
Il ſe met en chemin, il arrive au logis
De maître Loup qui faiſoit chére entiere,
Non ſeul comme un goulu; mais en ſociété.
Le Singe alors entre en matiére,
Et n'eſt preſque pas écouté.
Il continue, & l'on tourne la tête.
On ne le connoît point. Il décline ſon nom,
Ses qualités. Ah! c'eſt vous! lui dit-on.
Oui; c'eſt moi, reprit-il, à qui vous faiſiez fête.
Lorſque j'étois bien mieux que je ne ſuis.
Dans la proſpérité nous ſommes accueillis;
Elle nous donne un luſtre, elle nous fait paraître;
Mais le malheur eſt un vernis
Qui défigura au point que nos meilleurs amis
Ont peine à nous reconnaître.

FABLE VII.

La Chévre & le Mouton.

Un fait que parmi nous on croit presqu'impossible,
Je l'ai vû dans deux animaux.
L'homme y devroit être sensible,
Il diminuroit ses défauts,
S'il se l'approprioit ; il est de son domaine :
Voici le fait en peu de mots.
Une Chévre, un Monton au bois comme à la plaine
Ne se quittoient pas un moment.
Je voulus en sçavoir la cause,
Je les interrogeai. La Chévre ingénument
Me dit, ah ! sur si peu de chose
Il faut te contenter. Le Mouton que tu vois
Dans une grande maladie
Etoit réduit presqu'aux abois :
Moi, pour lui racheter la vie,
J'employai tous mes soins ; & c'est-là le lien
Qui nous unit d'intelligence.
Comment, lui dis-je, après avoir reçu tel bien
Il n'évite pas ta présence ?
Que t'a-t-il donc rendu ? Rien.
O, la rare reconnoissance !

FABLE VIII.

Le Papillon & l'Araignée.

Pour ſuppléer aux beſoins de ſa vie
Une Araignée aſſidument filoit :
Un Papillon la taxoit de folie
En lui diſant qu'il ſuffiſoit
D'avoir chaque jour ſa pitance,
Et que demain
Améneroit ſon pain :
Accumuler eſt une extravagance,
Jouiſſons du préſent, cela ſeul eſt certain ;
L'avenir peut ne jamais être,
A quoi bon tant ſe tourmenter ?
Le Papillon parloit en maître ;
Mais je ne ſçais ſi l'on doit l'imiter.



EPILOGUE.

MUse, il faut t'arrêter ici,
Peut-être y borner ta carriére.
Plaire eſt ton unique ſouci;
Mais la Fable eſt une matiere
Un peu difficile à traiter.
Tu trouveras plus d'un Critique,
Il ne faut pas te rebuter.
Bien ſouvent un eſprit cauſtique
Cenſurant nos défauts, ranime nos talens,
Alors nous devenons ſages à nos dépens.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Manuscrit, intitulé : *Fables Nouvelles*, j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris ce 8 Octobre 1748.

DAYLES.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé FRANÇOIS DELAGUETTE, Imprimeur Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Fables Nouvelles*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux

Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Présentes; Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-quatriéme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre Régne le trente-sixiéme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 574. Fol. 449. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 2 Avril 1751.
Signé, LE GRAS, *Syndic.*

